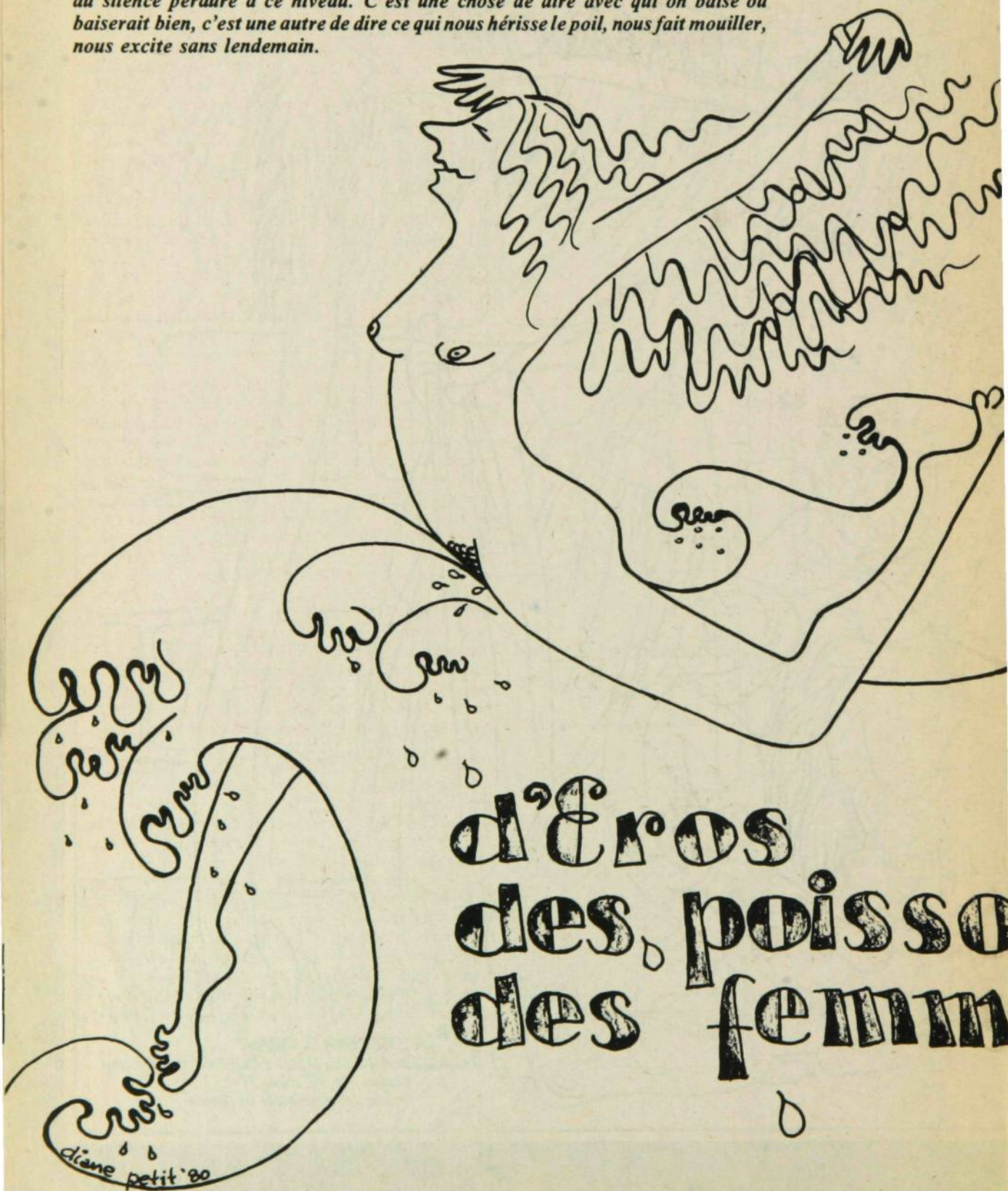
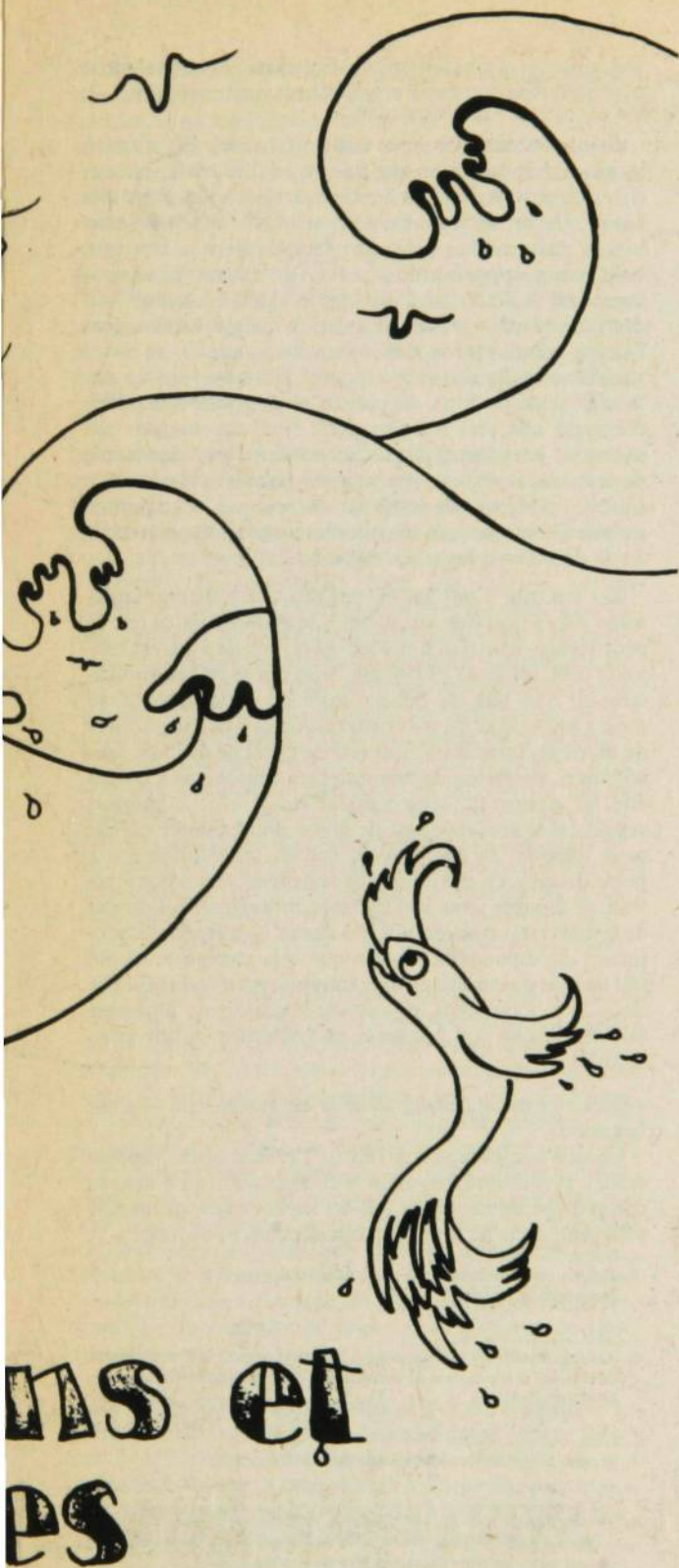


Les femmes parlent de leur corps, de leur sexualité, de leurs amours, elles parlent de la spécificité de leur oppression, des rôles sociaux, des rapports de force. Les femmes ne parlent pas d'érotisme, ou très peu, à croire qu'une certaine tradition du silence perdure à ce niveau. C'est une chose de dire avec qui on baise ou baiserait bien, c'est une autre de dire ce qui nous hérisse le poil, nous fait mouiller, nous excite sans lendemain.





MS et
ES

Comment raconte-t-on sa volupté? Rares sont les femmes qui se sont approprié le sujet et, surtout, qui poursuivent leurs désirs en conséquence. C'est un sujet toujours un peu en marge du féminisme car nous nous battons principalement pour une nouvelle identité sociale, non pour notre plaisir. Freud nous aura au moins appris que l'organisation sociale (le principe de la réalité) et l'érotisme (le principe du plaisir) ne se mesurent pas à la même échelle, voire sont perpétuellement en contradiction. Ne vous êtes-vous jamais relevées après 4 heures, 12 heures, 2 jours de volupté et de baise indescriptibles en vous demandant comment faire pour reprendre le cours de la vie normale? Plonger dans l'érotisme c'est comme plonger dans l'eau. Je sens chaque pore de ma peau s'ouvrir et se mouiller de plaisir, je sens toute l'étendue de mon corps, l'omniprésence de mes membres et, je n'ai ni nom, ni adresse, ni âge, ni travail, ni enfant. L'érotisme est aux antipodes de ce qui est « civilisé », bien, correct, raisonnable. Il est une chose en soi, en dehors de l'affectif et du social, à l'envers de la vie organisée axée sur le travail et la production et régie par des principes de répression.

Le jour où je me suis demandée ce qui pour moi était érotique, une seule image me vint : la mienne, à 8 ans ou peut-être moins, appuyée contre les genoux de ma mère qui, confortablement assise dans le salon, glissait doucement le bout de ses ongles le long de mes chevilles, mes mollets, mes cuisses, tout en parlant allègrement. Pure libido mais pas très cochon. J'en entends au moins un qui profère : « un spectacle sur les migrations des poissons, ça pourrait être en effet un spectacle érotique féminin »¹. Les hommes (qui ont le monopole du discours sur l'érotisme, bien entendu) n'arrivent pas à croire que « les femmes peuvent s'intéresser à l'érotisme » tout en soupçonnant secrètement « que tout est sexe en elles, et jusqu'à l'esprit, qu'il faudrait sans cesse les nourrir, sans cesse les laver et les farder, sans cesse les battre... »² Dichotomie digne de l'idéologie dominante qu'on retrouve, d'ailleurs, dans le raisonnement des violeurs : les femmes sont pudibondes, font comme si elles n'avaient pas de cul, mais il s'agit de sauter dessus pour les révéler à elles-mêmes, c'est-à-dire, lascives, insatiables, cochonnes.

« *I believe in sex after death* » — Talulah Bankhead

Il est indéniable que pour quantité d'hommes l'érotisme se réduit à la génitalité ; 2 pubis en sandwich et le tour est joué. Quand, par contre, l'élite intellectuelle (voir Georges Bataille, Henry Miller, Roland Barthes, William Burroughs...) décide que « l'acte sexuel de l'homme n'est pas nécessairement érotique »³, alors on nous entretient d'agression, de violence, de mutilations — plus haut, toujours plus haut — « jusqu'à la mort ». S'il y a une vision proprement masculine, c'est bien celle de cet infatigable Éros-Thanatos. Combien de fois a-t-on entendu un homme murmurer après l'éjaculation, « ah... j'peux mourir ». Moi, ça me fait mourir de les entendre, autrement pas du tout. Mais qui est-ce qui veut mourir ici ? Qui

1. Entrevue avec Philippe Sollers dans *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, Seuil, 1978, p. 165.

2. Paulhan, Jean, « Le bonheur dans l'esclavage », Préface à *Histoire d'O*, Jean-Jacques Pauvert, 1972, p. v.

3. Bataille, Georges. *L'érotisme*, Éditions de Minuit, 1957, p. 35.

croit que la « continuité » est dans la mort ? Combien de femmes conçoivent que leur désir se conjugue avec l'effroi, leur plaisir avec la peur, l'angoisse ? Si des femmes entretiennent des fantasmes de prostitution et de viol, c'est rarement parce qu'elles veulent être possédées, défoncées et peut être mêmes tuées. Tout d'abord, ce qu'on imagine (le fantasme) et ce qu'on vit (la peur d'y laisser sa peau dans le cas du viol) n'est pas du tout du même ordre. Mais, surtout, nous subissons toutes l'impératif d'être désirables et désirées. C'est là notre seul rôle érotique qui ne demande ni expérience ni initiative : il suffit d'être là.

« Pour quantité de femmes », disait Malraux, « l'érotisme consiste à se mettre nue devant un homme choisi »⁴. Certes, les femmes, coulées dans la passivité, attendent de sentir le désir d'un homme pour elles, de s'enorgueillir assez pour peut-être s'en trouver érotisées. Mais nous ne sommes ni plus narcissiques, ni plus égoïstes que d'autres. Nous avons, plutôt, un sens aigu du devoir et a-t-on déjà vu le désir et le devoir s'accorder ? Si les femmes sont, depuis toujours et partout, les objets de désir par excellence, c'est bien ce qu'on attend d'elles. Qu'on soit adepte du tantrisme ou du taoïsme — deux philosophies qui vont quand même assez loin dans « l'art d'aimer » — on n'échappera pas à l'inébranlable catégorisation des sexes : l'homme en tant que sujet, semence, créateur, la femme en tant qu'objet, création, Autre. Les cartes sont sur la table et il n'y a qu'un jeu possible.

La plupart des hommes, d'ailleurs, tout « nouveaux » qu'ils sauraient devenir, ne supportent pas d'être désirés. Si on a eu droit récemment à un discours qui prétend le contraire, c'est sûrement que nous n'interprétons pas le désir tout à fait de la même manière. Dans *Orgasme au masculin*, on incite les « filles » à prendre l'initiative au lit, à acquérir expertise et techniques (ils sont très tannés de tout faire et de tout nous montrer), bref, à actualiser nos désirs. Ce qui semblerait se traduire, surtout, par un vagin extra-mouillé (sans quoi, danger de fâcheux et inopportuns débandages). Il est absolument sûr que les légumes au lit ne font guère plaisir — même pas aux légumes — et qu'un vagin qui mouille est plus appréciable, plus excitant, plus agréable (pour tout le monde) qu'un qui ne mouille pas. Là n'est pas la question. Si des hommes rêvent de devenir, eux aussi, de beaux objets sexuels au lit (assez compréhensible sinon, qu'est-ce qu'on fait là ?), combien d'entre eux supportent d'être plus subtilement désirés, combien acceptent qu'on ait des desseins à leur égard, qu'on interprète leur personne et leur vie, qu'on les moule au gré de nos seules intentions ?

La plupart des hommes ont le « principe de performance » solidement ancré tant dans leur tête que sur leur queue. Il ne faut pas les déranger quand ils réfléchissent, spéculent ou écrivent des poèmes, pas plus qu'il ne faut entraver leurs exploits physiques. Les hommes ont le contrôle parce qu'ils produisent et ils n'ont jamais fini de produire pour cette raison. Ainsi, de jeunes adolescents avouaient (piteusement mais avec toute la candeur de leur âge, 16-18 ans) qu'au moment de faire l'amour, acti-

vité qui ne leur plaisait pas outre mesure, ils ne pensaient plus qu'à « rentrer assez creux pour la mettre enceinte »⁵.

Si une certaine idéologie masculine accule l'érotisme à la mort c'est peut-être que pour quelques brefs instants dans la « mise à nu », les hommes se dissolvent, l'ego disparaît, ils ne se reconnaissent plus. Ils ont *peur pour mourir*. Alors que, pour une femme, perdre son ego, oublier ses rapports avec la réalité, est davantage un soulagement. À l'instar de l'inimitable Talulah⁶, mieux vaudrait croire au sexe après la mort, ce qui est certainement l'envers d'un espèce d'érotisme cadavérique ou voué vaille que vaille à la reproduction. Nous ne voulons pas mourir dans les bras du plaisir, nous voulons insuffler d'énergie nos vies d'à peu près. Nous ne voulons pas sacrifier le moment par la fécondation (ou l'idée même de la fécondation) car nous sommes hantées par notre fertilité *tous* les jours de notre vie, ou presque. « La minute qu'une femme pousse des seins, menstrue, elle est trahie. Le plaisir n'est plus pour elle »⁷.

Les femmes n'ont pas ou ont peu de désirs non seulement parce que c'est malséant⁸, mais aussi parce que là peut résider leur seul pouvoir. Avoir un sexe qui est toujours prêt, toujours disponible mais qui se refuse implicitement, non pas du dehors mais du dedans, voilà au moins une marge de manoeuvre. Après plusieurs années de mariage, une femme qui se disait proche de jouir avec son mari, s'y refusa catégoriquement parce que « jamais elle lui donnerait cette satisfaction-là »⁹. Le rapport sexuel est le seul moment de la vie d'une femme où elle peut regarder de haut. Avec dédain ou indifférence à peine dissimulés, elle le regarde se dépenser dans son érection, se dissiper dans son sperme, inatteignable. Pouvoir de la martyre qui accomplit son devoir — avec tout le sentiment de supériorité morale que cela comporte — qui fait tout ce qui se doit et « personne ne pourra dire qu'elle aime ça ». Comment le pourrait-elle alors qu'à chaque fois elle risque son honneur, sa crédibilité et une grossesse ?

« *Qu'est-ce qu'on connaît du désir des femmes ?* » — Luce Irigaray

Depuis toujours, on a fait de l'érotisme, du rapport sexuel, de l'amour aussi, un seul désir alors qu'il faut en compter au moins deux. « Pour les hommes, ça marche tout seul, pour les femmes, tout dépend du contexte »¹⁰.

5. Propos recueilli au cours d'une rencontre organisée par le Bureau de consultation jeunesse.

6. Talulah Bankhead fut une actrice américaine dont la renommée est due moins à ses talents de comédienne qu'à sa riposte facile et son humour mordant.

7. Propos d'une femme interviewée pour cet article.

8. Le langage de tous les jours nous le rappelle sans cesse, d'ailleurs. « Quel enclulé », « fuck you », « va te faire foutre » sont de graves injures alors qu'elles devraient être de tendres aveux.

9. Atelier sur les rapports hommes-femmes qui eut lieu récemment dans un CEGEP à Montréal.

10. Hans, Marie-Françoise et Lapouge, Gilles, ed., *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, op. cit., p. 164.

4. Cité dans *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, op. cit., p. 202.

Les hommes ont souvent des fixations — des gros seins, des jarretières, renifler le cuir et hop! —; pour les femmes, c'est décidément moins fétichiste. Nous avons moins besoin de fixations que de nous raconter une histoire, une mise en liberté, une mise en harmonie à peine imaginables. La mise en situation prime parce que, souvent, l'érotisme consiste autant en la rencontre qu'en le plaisir. « Le miracle de l'instant existe. Il ne vous suffit donc pas ? Bénissez le ciel pour les moments où quelqu'un s'évanouit dans vos bras, et vous dans les siens. Là vous touchez aux nuages, à l'eau courante, vous êtes un souffle dans le vent — et le reste, c'est la dure vie incompréhensible, qu'on vous a faite et que nous nous faisons, il n'y a qu'à la supporter »¹¹.

La plupart des femmes s'attendent à si peu, en fait, qu'elles finissent par préférer un érotisme périphérique. Plutôt que de poursuivre leur plaisir sexuel, elles misent sur le beau, sur un climat de sensualité. Érotisme et esthétique sont souvent inséparables : la fourrure, le sable, les frôlements, le clair-obscur, l'eau, les chattes... À la rigueur, des belles fesses d'hommes bien moulées dans un jean, rarement un pénis comme tel. Il ne s'agit pas seulement de palliatifs, de piètres consolations. Le contexte est érotique parce que la mise en scène dépend entièrement de nous, de nos ressorts sensuels, de notre propre jouissance. L'auto-érotisme est certainement plus salubre que l'anti-érotisme de nos débuts sexuels. À 20 ans, on ne parle pas d'érotisme, d'ailleurs, on couche ou on ne couche pas, guère plus. Il faut souvent une certaine dose de misère sexuelle pour constater que la volupté, le plaisir passent par soi d'abord et avant tout. Si on peut parler de « l' inexplicable confiance que suppose le simple fait d'ouvrir à quelqu'un d'autre son corps »¹², comment pourrait-on l'acquiescer sinon par l'amour de son propre sexe ?

Ne serait-ce pas, d'ailleurs, pourquoi les femmes aiment si souvent toucher ? Le toucher est doux, câlin, tout ça, mais il donne surtout l'impression d'une grande complicité. On peut croire, au moins momentanément, que « les distinctions s'abolissent », qu'on coule l'un-e dans l'autre, qu'on échange nos peaux. En touchant, on ne juge pas, on oublie, on pardonne. Combien de mères de famille ont été qualifiées de « frigides » alors qu'elles vivent souvent une toute autre volupté : le contact incessant avec leurs jeunes enfants. Quel mari, quel devoir conjugal sauraient rivaliser avec une sensualité quasi constante ? « Entre nous, le « dur » ne s'impose pas. Nous connaissons assez les contours de nos corps pour aimer la fluidité, notre densité se passe de tranchant, de rigidité »¹³.

C'est précisément cette qualité de « fluidité complice » qu'on attribue aux rapports femme-femme. Entre femmes, il n'y a pas le danger de perdre l'autre dans un paroxysme soudain. On se connaît méticuleusement bien. Mais surtout, il n'y a pas de modèles à suivre a priori, pas d'images de film qui auréolent soudainement la tête du

lit. On pourrait tout inventer, tout faire... Mais « les femmes ne sont pas seulement des objets sexuels pour les hommes, elles le sont aussi pour les femmes ». Leurs désirs, leur principe *actif* n'explorent pas du fait de rencontrer une autre qui leur ressemble. Comme toutes « bonnes » femmes, elles attendent. Et il est trop facile, voire dangereux, de s'en remettre à l'idée que les « femmes jouissent de tout et de rien » parce qu'alors nous refusons tacitement d'engager plus loin notre volupté, d'embrayer nos désirs. En plus, nous nous retrouvons nez-à-nez avec femme-nature et homme-culture.

Car, si nous avons du talent pour le toucher, nous ne savons pas très bien regarder. Le regard nous gêne. Nous l'avons subi comme distanciation, prise de pouvoir, désincarnation : « quand le regard domine, le corps perd de sa chair »¹⁴. Le regard est identifié aux hommes. Alors, on détourne les yeux, on rajuste nos boas, on remonte nos verres fumés, on rapproche nos enfants. Mais l'éloge de la tendresse nous suffira-t-il encore et toujours ? Nous oublions que la prunelle des yeux est pur liquide aussi, que là s'établit un premier contact, un premier testing, une affirmation tant soit peu subtile. Si nous misons sur l'interchangeabilité des rôles — le fantasme de certaines de voir leur amant faire l'amour avec un autre homme ou une autre femme en est révélateur — qu'en faisons-nous vraiment ?

Je sais très bien pourquoi des femmes me parlent de leur colère et de leur conditionnement plutôt que de leur cul, de tout ce qu'elles ne veulent pas plutôt que de ce qu'elles aiment faire, quand on aborde le sujet de l'érotisme. Les raisons sont bonnes et bien notées. J'ai quand même la nostalgie d'une plus grande gratuité de corps. Mais le sexe comme tel est toujours mal vu et difficile à vivre. Reste à le rabriller d'émotions incertaines.

Il y a tellement d'interdits à transgresser à notre égard avant de se déposer dans l'anticipation parfaite de nous-mêmes, avant d'aboutir aux quelques heures, aux quelques jours que seule la blancheur de mon corps ponctue. Je me referais une beauté de poisson d'eau douce, de nuage, de duvet de pissenlit, oui, mais qui suinte, qui frémit, qui dit. Je me travestirais, deviendrais une grande désobéissance érotique et me regarderais faire. Ces jours-ci (depuis que je ne cesse de penser à l'érotisme), le temps coule entre mes jambes, me fait sourire et ne me promet plus l'avenir.

Francine Pelletier



14. Irigaray, Luce, « Un autre art de jouir » dans *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, op. cit., p. 82.

11. Réage, Pauline, *O m'a dit*, Jean-Jacques Pauvert, 1975, p. 61.

12. Réage, Pauline, idem., p. 58.

13. Irigaray, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Éditions de Minuit, 1977, p. 214.